

La métapsychologie chez Ferenczi. Pulsion de mort ou passion de mort?

José Jiménez Avello

L'ensemble des notes datées, incomplètes et provisoires, y compris le document posthume connu sous le titre de *Journal Clinique* (1985 [32]), ainsi que les notes datées de 1930 et 1931 qui les précèdent, et celles qui lui font suite à partir d'octobre 1932 (« Notes et fragments », 1930-33, XXI) offre une information très précieuse sur un grand nombre de sujets. Certains traitent de développements ultérieurs de travaux publiés de son vivant, dans d'autres l'auteur révèle des aspects de ses pensées qui n'apparaissent qu'à peine dans les écrits publiés avec son consentement formel.

Parmi les idées radicalement novatrices, auxquelles pratiquement aucune allusion n'a été faite jusque là, les fragments impliquant une reformulation des concepts métapsychologiques freudiens sont particulièrement significatives, notamment celles adoptant une position critique par rapport au concept freudien de pulsion de mort, qui se manifeste peu à peu dans ces notes à mesure que le temps passe.

Cette évolution de Ferenczi n'est pas seulement une prise de position critique par rapport à Freud, mais aussi par rapport à lui-même, car elle aboutira à un abandon quasi complet de ce concept de pulsion de mort qu'auparavant déjà, avant que Freud ne l'énonce publiquement, notre auteur a laissé pressentir; il a montré l'intérêt qu'il y aurait à introduire une idée telle qu'une « tendance à l'intertie » (1913, VIII), que Freud répugnait à conceptualiser, du moins comme « tendance de mort », tel que le proposait Ferenczi, selon Lou Adreas Salomé (70)(1).

Mais une fois que Freud eût fait son « troisième pas » vers le dualisme pulsionnel, Ferenczi a rapidement commencé à manifester son désaccord ne portant pour le moment que sur des nuances. D'un côté, il discute de la pulsion de mort dans son « hégémonie », dans *Thalassa* (1924, XLII); mais en fait, il s'agirait plutôt d'une « oscillation perpétuelle entre pulsions de vie et pulsions de mort », ce qui n'est qu'une simple différence de nuance quoique non insignifiante, puisque Freud a fait de la suprémacie de la pulsion de mort sur la pulsion de vie une caractéristique inhérente de cette dernière. De l'autre côté, dans « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort (1929, V), ce qui, selon la classification de Freud était, dans le cas de certains troubles, « une faiblesse congénitale de leur capacité à vivre » (due au poids excessif de la pulsion de mort), était pour Ferenczi, du moins dans certains cas, une faiblesse qui ne dépend pas d'un « caractère congénital », mais relève d'une « tendance malade (... simulée » (en fait mal conceptualisée) qui ne peut pas être attribuée à la pulsion de mort, mais « à la précocité du trauma ».

Ces différences de nuance dans l'oeuvre publiée de son vivant prendront beaucoup plus de signification dans les notes posthumes. Ainsi, pour ne commencer que par les

notes conservées depuis 1930 : dans la seconde note du premier jour de la rédaction (10.VIII.1930) nous lisons que l'expression « pulsion de mort », du moins formulée comme telle, ne satisfait pas l'auteur; quelques jours plus tard (24.VIII.1930, note 1a), il propose de la remplacer par « pulsion altruiste ».

À partir de là surgit une théorie nouvelle et personnelle, laquelle, prenant pour base la théorie de Freud, s'en différencie peu à peu et introduit une modification « apparemment légère de l'hypothèse freudienne des pulsions de vie et de mort » (23.II.1932). Modification légère seulement en apparence, à en croire l'auteur, car, poussant au-delà de ses développements, Ferenczi écarte finalement de la base métapsychologique de sa théorie tout concept de pulsion ou d'instinct de mort, et reconsidère la dynamique psychique selon un dualisme atténué entre des tendances de vie qui ne sont pas complètement opposées.

Dans un autre article (Jiménez Avello 1998) j'ai essayé de rendre compte de cette nouvelle théorie pulsionnelle, fondée, j'y insiste, sur l'idée directrice qu'il n'existe que des instincts ou pulsions de vie. La décrire ici excéderait les limites formelles et l'objectif de ce travail. Qu'il suffise de mentionner que j'accepterais parfaitement l'avertissement de Freud concernant son « troisième pas » (Freud, 1920g chap. IV) : « Ce qui suit doit être considéré comme de la pure spéculation, (...) que chacun selon sa propre attitude sera libre de suivre avec sympathie ou de juger indigne de son attention ». De même que pour Freud, la solution n'est pas assez satisfaisante pour nous, pour ne pas considérer que c'est une théorie « boîteuse »; de sorte que le vers d'Abu Hariri avec lequel Freud termine son ouvrage s'appliquent bien ici (« Il est dit dans l'écriture que boîter n'est pas un péché »).

Maintenant que je me suis excusé de ne pas avoir exposé ici cette nouvelle théorie, je voudrais signaler qu'il n'est pas nécessaire de la connaître en détails, car elle suscite immédiatement la question suivante : s'il n'y a pas de pulsion de mort, si la suprémacie, dans le psychisme, des pulsions de vie et du principe de plaisir est maintenue : comment expliquer les tableaux cliniques graves liés à la compulsion de répétition qui ont conduit Freud à conceptualiser une pulsion de mort chez l'être humain? Il y a des traumatismes précoces, massifs et imprévus, causés par les actions destructives de l'environnement et plus particulièrement par les personnes importantes pour l'enfant, « simulant » (Fer 1929 V p. 79) un caractère congénital, le domaine dans lequel s'est formée la notion de pulsion de mort.

La réponse était prévisible, mais aussi manifestement trop courte, car une autre question surgit aussitôt : comment le traumatisme peut-il expliquer des phénomènes aussi importants que les rêves traumatiques et la névrose, un comportement suicidaire ou le masochisme primaire? Ou encore : Comment peut-on expliquer l'inalévisibilité de certains cas sans recourir à la possibilité d'une pulsion de mort?

Dans la réponse de Ferenczi à cette question, certaines idées liées à certains termes apparaissant dans le *Journal Clinique* montrent toute leur valeur et toute leur richesse, plus particulièrement trois d'entre eux : premièrement le concept d'une « période de mimétisme pur » (mimicry) (30.VI.32); deuxièmement, la référence à ce qu'il appelle des « transplants étrangers » (7.IV.32); troisièmement, l'approfondissement du concept de « passion » (3.VII.32) déjà traité dans d'autres écrits.

Mimicry (état demi-dissous, autoplastie)

Bien des années auparavant, Ferenczi a décrit son hypothèse concernant la genèse du psychisme ou, ce qui dans sa terminologie revient au même, le développement du « sens de réalité ». Cette hypothèse conduit à son tour au concept d'introjection, néologisme forgé par Ferenczi dans « Transfert et Introjection » (1909, VII) où il établit que la construction du psychisme résulte de l'interaction entre introjections et projections.

Dans le « Développement du sens de réalité et ses stades » (1913, VIII), le premier travail jamais écrit sur la genèse du sentiment de soi (Balint, 70), il utilise ces idées dans une perspective génétique. Il y établit une série de stades, au moyen desquels il rend compte du développement du sujet depuis le stade psychique primaire (« Période de la toute-puissance inconditionnelle », « moniste ») sous le règne omnipotent du principe de plaisir, jusqu'au psychisme régi par le principe de réalité (« dualiste »). Au cours de ce processus, la toute-puissance inconditionnelle de la phase intra-utérine, après passage, avec la naissance, par une phase conditionnée (hallucinations, gestes magiques, etc.) cède sa suprématie, dans une succession de stades, au principe de réalité, à ce qu'il appellera (1913, VIII) « phase de projection » ou « stade scientifique » de la réalité.

Ce mode d'abord est maintenu, dans l'essentiel, dans les notes posthumes. Les stades de développement du sens de réalité et les mécanismes qui les articulent, décrits en 1913, nous laissent entendre, sans qu'il y soit directement fait référence, qu'ils restent valables comme substrat de l'évolution qui transforme « l'enfant clairvoyant » du *Journal* en adulte (19.VII.32). Là, cependant, cette approche sera étendue par la conceptualisation d'une nouvelle phase, située entre la « toute-puissance inconditionnelle » et la « toute-puissance hallucinatoire magique » lesquelles, dans l'article de 1913, lui faisait suite. Ferenczi la présente de la façon suivante : « Avant la période hallucinatoire, il y a donc encore une période de mimétisme pur².

L'idée de cette phase très précoce de mimétisme pur suggère des résonances immédiates en rapport avec la notion freudienne d'identification primaire (antérieure à tout investissement d'objet), et, de fait, Ferenczi fait allusion au même problème; mais il n'est pas satisfait du développement qui en a été fait. Il parle d'un « processus psychique dont l'importance n'a peut-être pas été suffisamment appréciée, même par Freud, à savoir le processus d'identification comme étape préalable à la relation d'objet³.

Et ce qui n'a pas été suffisamment apprécié, même par Freud, c'est la malléabilité du psychisme à ce stade. Il se réfère à cette malléabilité de différentes façons. Dans le *Journal*, par exemple, il parle de « L'idée de l'état (consistance) encore à demi dissous de la personnalité infantine »⁴.

Longtemps auparavant, dans « Phénomènes de matérialisation hystérique » (1919, V), Ferenczi a évoqué l'existence de « réactions autoplastiques » dans le psychisme. Autoplastiques, au sens de ne pas chercher à modifier l'environnement, mais la substance propre de l'individu (une idée qu'il dit avoir discutée avec Freud).

Mais le terme qui devient le plus caractéristique dans les notes, est celui qu'il utilise dans différentes langues, dans lesquelles seule l'orthographe change légèrement. En anglais, il écrit « mimicry ». La recherche de ce terme dans le dictionnaire n'ajoute pas nécessairement quelque chose de nouveau au sens suggéré par mimétisme, et peut se traduire tout simplement ainsi, mais ajoute quelque chose lorsqu'il est utilisé au sens biologique, en rapport avec le mimétisme animal, dont l'exemple majeur est le changement de couleur du caméléon afin de se fondre dans son environnement. C'est donc un mimétisme qui a pour fonction de s'adapter à l'environnement, y survivre et s'y fondre. En biologie on parle explicitement d'une « protective mimicry » (mimétisme protecteur).

Durant cette « phase de mimétisme pur », les tendances à l'affirmation de soi sont, selon Ferenczi, très faibles, de sorte qu'un excès de pression du milieu qui s'oppose à l'acquiescement au principe de plaisir par le moyen de l'affirmation de soi, fera que cet acquiescement sera recherché par le moyen de ce « mimétisme protecteur » contre le danger extérieur. L'auteur le formule de la façon suivante : « La « réaction de mimicri » (...) est plus primaire que la réaction de s'affirmer et de se faire valoir »⁵.

Le mérite de cette idée de phase de « mimicry », qui selon les descriptions qui en ont été faites peut être considérée comme extrêmement précoce, originaire, se révèle immédiatement à nous si nous nous rapprochons de la vision ainsi conçue de la structure du psychisme. De cette façon, un corps théorique commence à se compléter, cohérente avec le poids attribué à l'action de l'environnement, des personnes importantes pour l'enfant, sur « le petit d'homme » dans son passage vers « l'être humain »⁶, puisque durant cette phase d'état « demi-dissous », le psychisme tendra à se modeler se mitiger, se mimétiser d'après l'autre. Ferenczi écrit : « ... même dans celle-ci, il est finalement mis un terme à la situation de déplaisir, cependant non par une modification du monde environnant, mais par le fléchissement de la substance vivante, c'est-à-dire un abandon partiel de la faible tendance à l'affirmation qui vient d'être tentée, une résignation et une adaptation immédiate de soi-même au milieu »⁷.

Si nous poursuivons la métaphore prise à la Physique, utilisée pour parler de cet état se « semi-dissolution », on peut comprendre que l'action de l'environnement, si elle ne s'oppose pas au principe de plaisir (tendance à l'affirmation de soi) puisse favoriser la « solidification » de ce corps semi-fluide ou en d'autres termes, l'individualisation. Si, au contraire, l'environnement s'oppose au principe de plaisir, le psychisme tendra à la « liquéfaction », ou, en d'autres mots, à la fusion-confusion avec l'autre et le tout.

Les « transplants étrangers »

Cette idée centrale concerne un psychisme extrêmement malléable où, dans les situations contraires, c'est la tendance au mimétisme qui prédomine, permettant, comme il a été dit, à progresser dans l'explication de la manière dont l'action du milieu sur le psychisme parvient à être aussi profonde. Si profonde, qu'on peut facilement la confondre avec les impulsions propres du sujet.

Pour se référer à cette présence profonde de l'autre dans le sujet, Ferenczi introduit le concept de « transplants étrangers »: « Les adultes font entrer de force leur volonté, et plus particulièrement des contenus psychiques de caractère déplaisant, dans la personne enfantine; ces transplants étrangers clivés végètent tout au long de la vie dans l'autre personne »⁸.

« Transplants étrangers » : l'expression évoque les greffes d'une plante étrangère sur une autre plante, qui en font désormais partie et la modifient. La netteté de la barrière entre le sujet et l'autre est perdue dans cette métaphore, comme par ailleurs dans la plupart des concepts psychanalytiques, depuis le concept classique de Freud jusqu'aux plus récents, tel celui de Laplanche des « signifiants énigmatiques ». (Laplanche, 88)

Mais ce concept de transplants étrangers prend toute son originalité quand il s'applique au « mimicry », qui répond aux actions intrusives des autres. Cette idée de « transplants étrangers » permet d'une part de définir un concept aussi fondamental pour la théorisation du trauma qu'est « l'introjection de l'agresseur » ou « l'identification à l'agresseur »⁹, et d'autre part il permet de reconsidérer les phénomènes liés à la compulsion de répétition que Freud rapporté à une origine pulsionnelle (de mort), et que Ferenczi conçoit, comme nous pouvons le formuler à présent, comme un phénomène nuisible à l'individu, produit non par le pulsion de mort, mais représentant une réponse « passionnelle » du sujet à l'action traumatogène de l'autre.

Passion

L'auteur utilise de plus en plus souvent le terme de passion dans ses articles publiés au cours des dernières années, mais sans trop préciser son sens exact ou ses sources d'érudition. Seules quelques lignes au début du « post-scriptum » qui clôt la « Confusion de langues » (1933, IX) avertissent le lecteur sur les racines cartésiennes du sens de « passion » tel que l'utilise Ferenczi. Ce sont : « La psychanalyse peut soutenir le concept cartésien qui fait des passions le produit de la souffrance, mais elle pourra peut-être répondre à la question de savoir ce qui introduit dans la satisfaction ludique de la tendresse l'élément de la souffrance, donc le sadomasochisme »¹⁰.

Une allusion à Descartes frappante, car elle apparaît ici sans rien qui la précède, et la voici. Quasi cryptique, elle prend son plein sens dans certains fragments du *Journal Clinique*. En particulier dans la note non datée, qui fait suite à celle du 30.VI.1932, probablement écrite le 3 juillet 32, un dimanche¹¹ quand Ferenczi a pris dans sa bibliothèque les volumes correspondants de *L'Encyclopaedia Britannica*¹² pour rechercher plusieurs items, peut-être dans la *Macropaedia* : parmi eux, « Passion » et « Cartésianisme ».

Descartes se présente d'entrée de jeu comme une source adéquate pour repenser le versant philosophique de la métapsychologie ferenczienne : c'est avec Descartes que le Sujet lui-même devient objet d'investigation, que le « *res cogitans* » se trouve habilité pour se connaître soi-même. Descartes est tour à tour une des sources de Malebranche (auquel Ferenczi se réfère également), de Spinoza, de Leibniz, du mécanisme, du dualisme, etc.; auteurs et théories qui constituent une partie importante du substrat épistémologique de la psychanalyse.

Ferenczi s'est intéressé au philosophe en particulier pour penser avec lui le terme de « passion ». D'abord il l'a cherché en tant que tel, puis il a cherché Cartésianisme, et a lu ce qui se rapportait au *Traité des Passions de l'âme* (1649) Descartes, 92) du philosophe français.

Si nous refaisons nous-même la recherche étymologique à propos du mot « passion », mais dans le Dictionnaire de l'Académie Royale Espagnole (Real Academia, 92), voici ce que nous trouvons : *Passion* : Action de souffrir. (2) Par analogie, celle de Jésus Christ. (3) Le contraire d'action. (4) État passif du sujet. (5) Un désordre ou un affect perturbé de l'âme. (6) Une vive inclination ou préférence d'une personne pour une autre. (7) Appétit ou penchant véhément pour quelque chose. (8) ...

Peut-être tous ces sens différents contribuent à l'idée ferenczienne de passion, mais c'est surtout celui de « *appétit ou penchant véhément pour quelque chose* » qui répond le mieux à l'idée de Ferenczi et peut-être à celle de Descartes qu'exploire le Journal. La caractéristique de « *penchant* » qu'il convient de souligner tout particulièrement, c'est celle de « *véhément* », opposé à ce que serait un *penchant non-véhément* (« *tendre* » pour Ferenczi). Dans l'encyclopédie dont il se servait ce caractère véhément est plus manifeste : « *L'usage moderne restreint en général le terme au sens d'émotions fortes et incontrôlées* »¹³

De sorte que, si nous nous permettons d'amalgamer les deux dictionnaires, on peut dire que les passions se réfèrent à des « *appétits et penchants véhéments (forts et incontrôlés)* ».

Pour nous, c'est le sens le plus proche de Descartes, retenu par Ferenczi. Pour le penseur rationaliste, la passion procède de la souffrance du corps, et ne prend jamais son origine dans la psyché, (dans la constitution, pourrions-nous dire); mais elle est introduite dans le « *res cogitans* » de l'homme comme conséquence d'être à son tour « *res extensa* »; c'est une réponse du *res cogitans* à la souffrance venant du corps et de l'environnement.

À partir de cette idée, la référence au cartésianisme dans la « *Confusion de langues* » devient plus compréhensible. Chez un enfant qui ne souffre pas, dans un état de « *narcissisme objectal passif* », comme celui désigné dans une autre partie de l'article, ou « *dans la satisfaction ludique de la tendresse* », comme dit la citation : Qu'est-ce qui provoque la souffrance? La réponse de Ferenczi est proche de ces idées cartésiennes : la

souffrance s'installe comme passion, introduite dans la psyché comme résultat de l'action traumatogénique de l'environnement. En bref : pour le philosophe comme pour le psychanalyste, la passion c'est le corrélat, chez le sujet (dans le « *res cogitans* »), de l'action de l'autre.

Passion de mort

Afin de clarifier cette notion et la comparer avec le concept freudien de pulsion de mort, je me permets d'introduire maintenant la notion de « passion de mort ».

Au moyen de cette expression : « passion de mort », j'essaie de définir l'impact passionnel provoqué chez le sujet quand l'action de l'autre est de nature sadique; cela va correspondre, chez le sujet, à l'inoculation de cette « passion de mort », comme un « transplant étranger », un impact profond de souffrance, perturbant l'équilibre vital, au point d'être confondu avec quelque chose de l'ordre du constitutionnel ou du pulsionnel (de mort).

Faisant appel à la croyance de Descartes que la glande pinéale représente le point d'articulation entre l'âme et le monde, nous pouvons penser, avec Ferenczi, que la théorie freudienne porte à confondre la « passion de mort » greffée sur la glande pinéale du sujet par l'action du monde extérieur avec une pulsion de mort supposée émanant de l'« âme » du sujet, une idée que l'auteur considère comme une « erreur », qu'il qualifie de « sadique » et de « pessimiste ». Il écrit : « L'idée de la pulsion de mort va trop loin, elle est déjà teintée de sadisme »¹⁴.

Nous pouvons comprendre ainsi pourquoi le qualificatif de sadique s'applique au concept « pessimiste » de pulsion de mort : sadique, parce qu'il contribue à déguiser l'action malfaisante de l'autre par un concept qui le disculpe (celui de pulsion de mort). Sadique, parce qu'il « désavoue » la « passion de mort » installée profondément dans le sujet mais provoquée par l'action de l'autre. Sadique, parce qu'il est construit par quelqu'un (Freud) qui, « identifié à l'agresseur » procure une couverture scientifique à cette « dénégation » de l'action traumatogène, selon les intentions de l'agresseur. « Désaveu » qui pour l'auteur, nous le savons, constitue la quintessence du traumatique.

Si la théorie ne rachète pas l'horreur de l'action sadique de l'autre, c'est parce que la théorie est elle-même imprégnée par ce sadisme, parce que c'est une science « passionnée », selon la terminologie cartésienne de Ferenczi. « La science est « passionnée », quand elle ne voit et ne reconnaît que les instincts égoïstes »¹⁵.

Eloisa

Certains aspects du traitement d'Eloisa¹⁶ peuvent servir pour voir comment ces idées s'articulent au niveau clinique. Eloisa avait un peu plus de treize ans quand elle est venue consulter, accompagnée par sa mère. Les raisons immédiates qui l'ont amenée à venir étaient un fort blocage par rapport aux études, allant en augmentant, et un malaise psychique également croissant avec un mélange d'angoisse et de pas grande envie de vivre.

Parmi les idées qui accompagnaient cet état, la situation de misère où, à l'entendre, se trouvaient sa mère et elle tenait une place importante. Elles sont les seuls membres d'une famille qui ne comprend pas de frères et de sœurs, et dont le père était absent depuis plusieurs années, lorsque la mère a décidé d'échapper à une situation matérielle et matrimoniale misérable en quittant son pays d'origine pour émigrer.

Immigrées en Espagne, Eloisa et sa mère ont souffert de toutes sortes de privations et d'efforts. Des efforts qui, présentement, apportaient à cette femme le maigre bénéfice de remplir une bonne partie des vingt-quatre heures de la journée par des travaux mal payés, épuisants et peu plaisants.

Mère et fille vivent très mal cette situation. Par moments, la similitude de ton et de contenu de leurs récits éveille l'attention. Nous connaissons celui de la mère grâce à quelques entretiens qui ont eu lieu en sa présence, et qui nous ont aussi appris qu'Eloisa est le fruit d'une grossesse « accidentelle », bien accueillie par sa mère qui désirait des enfants. Mais, au moment de sa naissance, la relation de la mère avec son mari s'était sérieusement détériorée et « elle commençait à se rendre compte combien c'est difficile d'avoir un enfant »; elle subissait des agressions de son mari et souffrait d'un abandon affectif et matériel de sa part. Eloisa aussi connaissait cette histoire dans tous ses détails; en partie par ses propres souvenirs, puisque la situation avait duré jusqu'à ses huit ans, en partie par le récit de sa mère.

Eloisa est pleine de sentiments d'impuissance et probablement d'envie. Sa mère et elle sont des « marginales » et ne pourront jamais sortir de cette situation. Elle a aussi des sentiments de culpabilité : elle complique la vie de sa mère, elle est une mauvaise élève, une enfant difficile. Et maintenant, pour un comble, elle a besoin d'une psychothérapie.

Cette donnée, ainsi que d'autres concernant la situation clinique rendent de plus en plus manifeste l'accablant sentiment de culpabilité d'Eloisa et nous amènent à penser qu'il s'agit de quelqu'un affecté de culpabilité, mais pas d'une culpabilité provenant de sa propre destructivité, mais de la culpabilité induite par un récit qui place Eloisa à la place du coupable de la malheureuse histoire maternelle. À l'appui de cette hypothèse, certaines caractéristiques évidentes chez Eloisa : Une jeune fille d'aspect physique agréable, correctement vêtue et bien coiffée, qui fréquente l'école comme tout autre enfant de son âge, parle correctement l'espagnol (ce qui n'est pas le cas de sa mère), a des loisirs, etc; autrement dit, si une situation peut être considérée comme malheureuse, c'est celle de sa mère et pas la sienne.

Pour ces raisons, Eloisa nous semble être une « enfant mal accueillie » (1929, V.). Mal accueillie par son père, bien sûr, mais aussi par une mère qui, malgré une totale dévotion, la désigne comme la cause irréparable de son malheur.

Depuis le début, le thérapeute sentait la possibilité d'une décompensation psychotique qui pourrait se déclencher ouvertement si le traitement ne parvenait pas à la contrôler. Trois moments particuliers d'une même séance pourraient mettre ce risque en évidence :

- Dans cette séance, comme dans d'autres, Eloisa semble passer par de brèves périodes de moins d'une minute où elle semble être « hors de soi », ou pour nous servir des termes du Journal, où « elle n'est pas là » (14.II.1932). La psychiatrie classique décrit ces périodes comme des « absences », semblables à des absences épileptiques, mentionnés comme étant un des symptômes de diagnostic précoce de la schizophrénie.
- Elle raconte qu'il lui arrive d'avoir des fantasmes qui, d'un côté, l'attirent, mais d'un autre côté lui font peur « parce que trop réels ». Cette sensation de réalité est rendue manifeste pour le thérapeute par le mouvement angoissé d'Eloisa quand elle essaie, sans succès, de les exprimer en paroles. Le thérapeute se demande s'il s'agit de l'élaboration d'un fantasme ou d'un contenu délirant ou hallucinatoire qui s'impose à elle et qu'elle a beaucoup de peine à maîtriser.
- À un autre moment, sans continuité apparente avec le précédent, elle dit avoir souvent des fantasmes « même agréables », où elle est une pierre, un arbre, ou quelque autre élément de la nature. Elle raconte cela avec une certaine beauté poétique, et une expression nostalgique. Lorsqu'ensuite se produit un silence, le thérapeute se prend à songer à un risque de suicide chez cette jeune fille. Après le silence, Eloisa parle effectivement d'idées suicidaires, bien qu'elle reconnaisse n'avoir jamais fait aucune tentative car « ce serait trop facile ».

* * *

Voici donc l'information clinique nécessaire à notre raisonnement, la partie du matériel propre à montrer comment le malaise d'Eloisa résulte du « transplant » sur elle d'une vie difficile qui est celle de sa mère, mais non la sienne. Nous pouvons considérer que l'origine de ce tableau sévère en général et des idées suicidaires en particulier réside dans un « transplant étranger », en une « passion de mort » greffée sur les tendances de « mimicry » d'Eloisa.

Considérant cette approche et les termes dont nous nous sommes servis, pris à Ferenczi, ou proposés à partir de lui, nous pouvons condenser sur Eloisa une bonne partie de ce qui a été dit à propos de la « dépravation » de « l'enfant clairvoyant » de la façon suivante : l'action sadique, traumatogène de l'autre, une action efficace du fait de la malléabilité du psychisme dans une « phase de mimicry » inocule en l'enfant certains « transplants étrangers »; nous pourrions appeler les plus destructifs parmi eux « passion de mort ».

Où est la pulsion de mort dans toute cette conceptualisation? nulle part. C'est le sens que peut prendre la courte note trouvée dans un carnet au milieu des ruines (Dupont, 98) :

Nothing but life-instincts
Death-instinct, a mistake (Pessimistic)¹⁷

Références

- ANDREAS-SALOME, L. *Journal d'une année* (1912-1913), Gallimard, Paris, 1970.
- BALINT, M. « Sándor Ferenczi, 1913-1919 ». Cf. Ferenczi, S. *Psychanalyse II. Œuvres Complètes*, Payot, Paris, 1970.
- DESCARTES, R. *Passions de l'âme* (1649).
- DUPONT, J. « Les notes brèves de Sándor Ferenczi », *Le Coq-Héron*, n° 149, 1998.
- FERENCZI, S. *Œuvres Complètes*, Payot, Paris, 1968-1982.
- FERENCZI, S. « Transfert et introjection » (1909, VII).
- FERENCZI, S. « Le développement du sens de réalité et ses stades » (1913, VIII).
- FERENCZI, S. « Phénomènes de matérialisation hystérique » (1919, V).
- FERENCZI, S. « Thalassa, essai sur la théorie de la génitalité » (1924, XVII).
- FERENCZI, S. « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort » (1929, V).
- FERENCZI, S. « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant » (1933, IX).
- FERENCZI, S. « Notes et fragments » (Posth. 1920 et 1930-33, XXI).
- FERENCZI, S. *Journal Clinique, Janvier-Octobre 1932*, Payot, Paris, 1985
- FREUD, S. « Au-delà du principe de plaisir », *Œuvres Complètes*, tome XV, P.U.F.
- JIMENEZ AVELLO, J. « Au-delà de la pulsion de mort », *Le Coq-Héron* n° 149, 1998.
- LAPLANCHE, J. « De la théorie de la séduction restreinte à la théorie de la séduction généralisée », (chercher référence et titre exact en français).
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*. (XXI^e édition) Espasa-Calpe, Madrid, 1992.

Notes

1. 10-11. 9. 13, « Avec Ferenczi ».
2. 30.VI.32 (1). « Projection de la psychologie des adultes sur les enfants ». (Falsum).
3. *Idem*.
4. 7. IV. 32. « Destin des enfants de malades mentaux ».
5. 30.VI.32 (2), « Hypocrisie et 'enfant terrible' ».
6. Selon l'expression d'Althusser.
7. 30. VI. 32 (1). « Projection de la psychologie des adultes sur les enfants. » (Falsum).
8. 7.IV.32. « Destin des enfants de malades mentaux ».
9. Un concept publiquement exposé dans « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant » (1933, IX).
10. Le titre sous lequel la « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant » a été lue puis publiée l'année suivante n'était pas celui-ci, mais : « Influence des passions des adultes sur les névroses de caractère et le développement sexuel des enfants », à savoir le même que celui de la note du *Journal Clinique* du 3.^e VIII.1932.
11. Une supposition que je fonde sur le contenu, sur sa relative longueur et sur l'observation que j'ai faite de l'habitude qu'avait l'auteur d'écrire dans son Journal durant la plupart des dimanches.
12. Un des deux présents que Freud a fait à Ferenczi pour son cinquantième anniversaire. L'autre, c'est le court texte commémoratif qu'il lui a dédié (Freud, 1923i).
13. 3.VII.1932, « Influence des passions des adultes sur les névroses de caractère et le développement sexuel des enfants ».
14. 13.VIII.1932. « Registre des péchés de la psychanalyse (Reproches d'une patiente) ».
15. *Idem* 14.
16. Je remercie le thérapeute d'Eloisa de son autorisation d'utiliser ce matériel, qui m'est connu à l'origine à partir d'une supervision.
17. Rien que des instincts de vie.
L'instinct de mort, une erreur (Pessimiste).